Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 48

Artikel: Robin des Bois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223587

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tive d'avoir une étrangère à héberger par surcroît, Mme Besson se fit trop énergique et d'un coup de main malencontreux réussit à faire danser son bol qui plongea dans le vide pour aller se fracasser sur le carreau de la cuisine. Par bonheur, la crème se trouvait être presque à point, de sorte qu'il ne fut pas trop difficile au couple quelque peu ahuri de la recueillir avec des cuillers dans un autre saladier. Cette opération terminée, Mme Besson se souvint que le matin-même elle avait dans sa hâte renversé également de la teinture de bois d'Inde à la cuisine. Elle avait épongé soigneusement le carreau, mais sait-on jamais ? Elle ne tenait aucunement à empoisonner ses hôtes. Cependant, la crème ramassée était restée blanche comme neige et son goût ne trahissait aucunement la cascade de tout à l'heure. Afin de finir de tranquilliser sa femme, M. Besson lui dit qu'il se chargeait d'apparaître vers les 5 heures au milieu de la société et d'offrir aux dames un verre du « Malaga » supérieur qu'il avait fabriqué en mélangeant du vin cuit et de l'eau de pruneaux. Il ajouta :

— Tu sais, Mélanie, un verre de bonne liqueur est souverain contre les infections. Cela brûle instantanément les microbes, donc si la crème devait contenir un peu de teinture de bois d'Inde, les effets de celle-ci seraient complètement neutralisés par l'alcool.

Mélanie qui ne demandait pas mieux que de trouver son équilibre mental, crut son mari sur parole. D'ailleurs, faisant elle-même une assez grande consommation de « canards » à l'alcool de menthe, ce terme d'« alcool » ne sonnait pas trop mal à ses oreilles. Pour elle, c'était un remède, ni plus ni moins.

A 5 heures précises, M. Besson vint présenter ses hommages aux dames. Celles-ci, connaissant sa parfaite urbanité, l'accueillirent fort aimablement. Elles se trouvaient, du reste, dans cette phase apathique qui suit les bons repas, phase où le corps repu ne refuse point les piments qui, en le stimulant, rompent la monotonie de la digestion. Après quelques compliments et flatteries débités sur ce ton doctoral dont l'influence est toujours certaine quand on a affaire à un auditoire sympathique, M. Besson annonça aux dames qu'elles lui feraient grand plaisir d'accepter un verre de « Malaga » que l'on viderait tranquillement à la prospérité de la société de couture dans la nouvelle année. Mme Delapaix, laquelle, sans être abstinente, ne voyait pas du tout l'alcool d'un bon œil, risque, malgré toute la bienveillance qu'elle ressentait à l'égard du couple hospitalier, un : « Oh ! M. Besson, vous n'allez pourtant pas nous alcooliser ? » M. Besson s'empressa de la tranquilliser en faisant remarquer que le « Malaga » est un vin doux, préparé exprès pour les dames. « D'ailleurs, continua-t-il, pour être sûr de n'avoir pas dans ma cave un breuvage frelaté, j'ai fabriqué moi-même ce « Malaga » avec des produits du pays, tous de première qualité et d'une pureté éprouvée. »

Pendant qu'il allait chercher son « Malaga » et que sa femme préparait les verres, Mme Ducombier réussit à dissiper tout reste de prévention en rappelant que l'on conservait aux vins l'arôme et la douceur du raisin doré en empêchant la fermentation du moût. Le vin de Malaga, fût-il fabriqué dans le canton de Vaud, ne pouvait être que du vin sans alcool puisqu'il était doux. Mme Besson, qui pensait encore à son bois d'Inde, appuya de bonne foi ce raisonnement parfaitement concluant en racontant que son mari lui avait assuré que son « Malaga » avait des propriétés hygiéniques indiscutables.

C'est ainsi que l'on trinqua de bon cœur et que l'on but sans méfiance. L'admiration des dames pour le « Malaga » hygiénique de M. Besson devint générale, lorsqu'on eut entendu la cousine de Bienne de Mme Trou-de-lit affirmer en connaisseuse qu'elle n'avait encore jamais bu un « Malaga » meilleur et qu'après le gâteau et la crème fouettée, c'était un allègement bienfaisant pour l'estomac que d'y goûter. Voyant l'enthousiasme gagner même Mme Delapaix, M. Besson, devant les verres vides, n'eut pas le cœur de refuser une seconde ration. Il est même fort possible que les plus intrépides d'entre les dames ne reculèrent point devant un troisième verre, car on but à la santé d'un peu tout le monde.

Les six coups que la vieille pendule égréna solennellement du haut de la paroi où elle trônait, rappelèrent la société aux réalités de la vie et aux devoirs domestiques. M. et Mme Besson s'empressèrent d'aider les visiteuses à se vêtir de leurs coiffes, manteaux et fourrures, puis, dans le brouhaha général, on vit les dames s'engager dans la rue où, prises subitement d'un sentiment de solidarité irrésistible, elles se donnèrent le bras en formant une grande bande barrant complètement la chaussée. La cousine de Bienne, sous le coup d'une humeur patriotique extraordinaire, se mit à entonner « Sempach, champ semé de gloire ». Toutes les dames, jeunes ou vieilles, maigres ou fortes, appuyèrent la cantatrice de toute la force de leurs poumons et l'on arriva d'un pas martial devant le bâtiment de la Poste, après avoir mis la moitié de la petite ville en ébullition. Toutes heureuses d'être une fois l'objet de l'attention générale et d'avoir fait preuve d'un réel courage civique, les dames décidèrent de chanter encore « Dès que l'aube dépose », avant de se disperser. Ce chœur, fortement scandé, acheva de réveiller les échos de la vieille cité. De tous côtés partirent des applaudissements et l'on cria « bis » tant et si bien qu'il fallût exécuter un troisième chant. Après d'assez longs pourparlers, on se mit enfin d'accord sur « Je t'aime, ô mon pays », dont le premier couplet fut emporté avec une vigueur d'ouragan. La suite laissa un peu à désirer à cause de l'ignorance dans laquelle se trouvaient les chanteuses au sujet du reste des stances, mais les dames n'eurent pas l'air de s'en préoccuper. On voulait les bisser derechef, cependant, cette fois, l'air frais et la violente gymnastique imposée aux poumons ayant fait leur effet, les dames de la société de couture furent inexorables et se souhaitèrent hâtivement le bonsoir, fort satisfaites de leur succès. Le syndic de X... m'assura même que la cousine de Bienne et Mme Trou-de-lit Mabelle se mirent, à la grande joie des gosses qui leur firent cortège, à danser encore, les mains sur les hanches, un gracieux quadrille tout en rentrant chez elles.

Désormais, le 28 décembre 1929, comptera parmi les journées mémorables de la société de couture et à X... on en reparlera longtemps, car de mémoire d'homme, on n'avait entendu l'élite des dames de la ville, toutes des personnes de sens rassis et partant d'un sérieux authentique, donner une sérénade à la population de la localité. Les esprits forts de X... n'hésitent point à attribuer ce changement de mœurs à l'influence du mouvement féministe qui pousse les femmes à se produire en public. *Aimé Schabzigre.*

Il y a mouvement et mouvement. — Voyons, Eugène, tâche d'avoir un bon mouvement et rentre dorénavant de meilleure heure !

— Mais j'en ai un excellent, mac hère, ma montre n'a jamais varié d'une minute !

Du tac au tac. — On ferait un bon livre de ce que tu ne sais pas ! disait un railleur à son ami.

— On en ferait un bien mauvais de ce que tu sais! répondit l'autre.

TROP SAVANT

UN professeur de Genève n'aime pas à être dérangé dans ses travaux.

Sa bonne s'absentant pendant quelques jours, il s'est trouvé dans l'obligation de recourir aux services d'une femme de ménage qui lui a été recommandée par une voisine.

Notre professeur, plongé dans ses recherches scientifiques, est interrompu par l'entrée en fonctions de la femme de ménage.

— Je viens demander à monsieur comment il désire que son service soit fait.

— Je le désire dépourvu de toute prolixité verbeuse.

— Comment ?

— Avec un minimum de prodigalités oratoires ou mieux encore, avec élimination complète de commentaires.

— Je ne saisis pas bien, fit la servante interloquée.

— Je veux dire que le meilleur service s'accomplit les maxillaires joints et l'orifice buccal clos.

— Vous dites?

— La répression sévère et systématique de toute velléité intempestive de discourir sera hautement appréciée par moi.

— C'est drôle, mais je ne comprends pas !

— L'absence intégrale d'observations météorologiques autant qu'oisives me conviendra particulièrement.

Complètement abasourdie, la femme de ménage s'esquive et descend chez la voisine bienveillante:

— Quel drôle de client que votre professeur ! Ou c'est un fou ou un étranger. Je lui ai demandé comment il désire que son service soit fait, mais du diable si j'ai compris un mot à ses réponses.

La voisine, étonnée, monte avec sa protégée.

— La femme de ménage, dit-elle, ne comprend pas bien comment vous désirez que votre service soit fait.

— En silence ! répond le savant.

Et il ajoute :

— Cette femme ne comprend pas le français?

Robin des Bois, par Ch. Vivian et Michel Epuy. Un beau volume illustré. Editions Spes, Lausanne.

Un film célèbre, un beau film du reste, a préparé pour notre génération le succès de ce livre auprès des jeunes. Il n'y a pas un enfant au monde qui ne se passionne pour Robin, l'invincible, l'invulnérable « Robin des Bois », l'archer adroit comme Guillaume Tell, qui ne manquait jamais le but. Le sympathique aventurier, défenseur intrépide des faibles et des opprimés, restera toujours dans l'esprit des jeunes lecteurs comme un vivant symbole du courage audacieux, symbole aussi de l'idée toute simple de justice qui appelle la punition des méchants et la récompense des bons. Peu importe que les aventures passionnantes de Robin et de sa bande de joyeux compères se passent dans les forêts d'Angleterre, l'imagination juvénile les transporte près de nous dans le temps et dans l'espace. C'est le livre du jour et les éditeurs lui ont fait un habit des plus attrayants.

DIALOGUE DE CHASSEURS

DEOUS deux natifs de Marseille, mais habitant Paris, Marius Laboulbène et Olive Pédebrade sont partis, dès le jour de l'ouverture, munis de leurs Lefaucheux et escortés de leurs chiens respectifs. Tommy et Hassan.

La matinée se passe en battues infructueuses et les deux compères, fatigués et affamés, s'assoient près d'une haie et se mettent à déjeuner en conversant.

— Tu vois ce chien ? dit Marius, indiquant Tommy. Un type épatant. C'est plus intelligent qu'un homme et ça a plus de cœur. Chaque matin, j'ai l'habitude de lui mettre sept sous dans la gueule. Il trotte en douceur chez le boulanger du coin et se paie un petit pain bien doré qu'il se colle royalement dans le cornet, une fois rentré à la maison.

— Ça n'a rien d'extraordinaire.

— Tu trouves ?... Eh bien, attends, Olive. Voici trois jours, mon Tommy revient sans son petit pain. Il y a deux jours, même phénomène. Té, me dis-je, il y a du louche là-dessous. Je surveille l'animal, je le suis et sais-tu ce que je vois ? Il entre chez le boulanger, lâche bien proprement ses sept sous sur le comptoir et reçoit en échange un petit pain qu'il saisit dans sa gueule. Il s'esquive. Je marche derrière lui. Voilà mon gaillard qui entre dans une cour où il y avait un vieux chien impotent couché dans l'embrasure d'une porte. Tommy dépose le petit pain devant son camarade, et s'en va, tranquille comme Baptiste. Eh bien, qu'en dis-tu, mon Olive ?

— Peuh ! fait celui-ci d'un air dédaigneux, ça ne m'épate pas. C'est banal, ce truc-là. Ton Tommy est né aux Epinettes, mon povre ; tandis que mon Gassan est de Marseille. Tiens, écoute son dernier tour. Tout comme toi, je lui donnais sept sous chaque matin, mais il préférait acheter un croissant... probablement à cause de son nom turc; il doit être mahométan. Bref, der-